



**HAL**  
open science

# La diaspora au village : colonisation seigneuriale et ségrégation socio-spatiale dans la Hongrie du XVIII<sup>e</sup> siècle

Benjamin Landais

► **To cite this version:**

Benjamin Landais. La diaspora au village : colonisation seigneuriale et ségrégation socio-spatiale dans la Hongrie du XVIII<sup>e</sup> siècle. *Diasporas. Circulations, migrations, histoire*, 2022, 20 ans de Diasporas, 40, pp.73-77. 10.4000/diasporas.8806 . hal-03949851

**HAL Id: hal-03949851**

**<https://hal.science/hal-03949851>**

Submitted on 1 Feb 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

## La diaspora au village : colonisation seigneuriale et ségrégation socio-spatiale dans la Hongrie du XVIII<sup>e</sup> siècle

« La liberté de culte fut assurée à tous les nouveaux habitants ; toutes les nations – Hongrois, Allemands, Slovaques, Rasciens et Valaques – furent accueillies chaleureusement ; mais chacun, en fonction de sa nation ou de sa religion, devait s'installer dans le village qu'on lui avait assigné. Ainsi furent évités mille procès funestes. Seules quelques localités étaient mixtes. »<sup>1</sup>.

Ces lignes proviennent d'un ouvrage de 1784 au titre évocateur : *Le paysan en Hongrie, ce qu'il est et ce qu'il pourrait être*. Son auteur, Sámuel Tessedik (1742-1820), devenu pasteur luthérien après avoir étudié à l'université d'Erlangen, est célèbre pour la fondation de la première école hongroise d'agriculture. Fervent défenseur de l'éducation des humbles et admirateur de la politique de l'empereur Joseph II (1780-1790), il incarne parfaitement la figure du pédagogue des Lumières. Dans son manuel rédigé en allemand, les exposés d'agronomie côtoient les citations de Montesquieu, Justus Möser, Joseph von Sonnenfels et Cesare Beccaria. L'éducateur n'en oublie pas pour autant son expérience au milieu des campagnards, raison pour laquelle son œuvre, publiée à compte d'auteur de son vivant, connut un important succès posthume auprès des anthropologues au XX<sup>e</sup> siècle. Dans le chapitre dont est extrait ce passage, Sámuel Tessedik brosse à grands traits le gouvernement modèle d'une seigneurie. L'auteur prend en exemple l'immense domaine de la famille Harruckern qui a accueilli ses expériences agronomiques et pédagogiques. Malgré les louanges dont elle fait l'objet, la politique de peuplement menée par ses mécènes n'a pas toujours obéi à des motifs philanthropiques. Tolérante par intérêt et cosmopolite par nécessité, la colonisation agricole répondait d'abord à des nécessités économiques.

À l'image du domaine Harruckern, l'ensemble de la grande plaine hongroise, dévastée par les guerres austro-ottomanes, se vida d'une grande partie de sa population au tournant des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. La mise en valeur rapide de cette vaste région, couvrant plus de 100 000 km<sup>2</sup>, ne pouvait réussir qu'en élargissant au maximum la zone de recrutement. L'enrôlement des colons ne se limita pas au bassin des Carpates. Il s'étendit à presque toute l'Europe continentale, de la Lorraine à la Valachie, en passant par l'arrière-pays de Mantoue et les campagnes de Macédoine<sup>2</sup>. Recourant parfois aux mêmes agents, les administrateurs de domaines, qu'ils soient laïcs, ecclésiastiques ou de la couronne, se retrouvèrent en concurrence permanente. Ils rivalisèrent de générosité dans les avantages matériels offerts aux migrants. Ils se montrèrent même assez peu regardants sur l'appartenance confessionnelle des recrues, en dépit de la politique de recatholicisation des États habsbourgeois. La tolérance religieuse s'imposait comme un avantage décisif dans une compétition internationale féroce. Le réservoir démographique constitué les pays rhénans était ainsi sollicité pour peupler des territoires aussi éloignés que la Pennsylvanie, la Prusse orientale ou la « Nouvelle Russie ». De l'autre côté du continent, les tsars et les souverains habsbourgeois se disputaient également les faveurs des populations sous administration ottomane.

Il n'y a donc rien d'étonnant à retrouver, concentrée dans un espace réduit, une multitude de « nations » – critère vague renvoyant tantôt à la langue parlée tantôt à l'origine géographique des migrants – et d'affiliations religieuses. La diversité fut encore plus poussée sur les rives du Danube et de la Tisza que sur celles de la Mer Noire ou du Delaware. En moins de trois

---

<sup>1</sup> Sámuel Tessedik *Der Landmann in Ungarn, was er ist und was er sein könnte*, Pest, Samuel Tessedik, 1784, p. 94.

<sup>2</sup> Wellmann Imre, « Magyarország Népeességének fejlődése a 18. században », in Ember Győző et Heckenast Gusztav (szerk.), *Magyarország története 1686-1790*, vol. 1, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1989, p. 46-80.

générations, le centre de la plaine hongroise se métamorphosa en une véritable Babel rurale, une contrée où les travailleurs des champs parlaient hongrois, slovaque, allemand, roumain, serbe, croate, tchèque, français, italien, bulgare ou ruthène. Au centre des villages, clochers et voûtes baroques s'élevèrent hâtivement. Malgré des différences architecturales imperceptibles pour le novice, ces bâtiments accueillèrent une grande variété de cultes : catholique de rite romain, catholique de rite grec, calviniste, luthérien, juif et orthodoxe.

L'absence durable de cohabitation au sein d'une même localité, l'homogénéité du cadre communautaire ne sont cependant pas une fatalité. Si l'on explique aisément le caractère cosmopolite de la région à grande échelle, son absence à petite échelle interroge. À la même date, J. Hector St John de Crèvecoeur constate une évolution opposée des colonies américaines où « fusionnent des individus de toutes nations, formant ainsi une nouvelle race »<sup>3</sup>. Quelles sont les raisons de cette divergence entre les deux côtés de l'Atlantique ? Quelles pratiques sociales en furent responsables ? Quels rôles respectifs jouèrent les migrations spontanées et le contrôle seigneurial des mobilités paysannes ?

La mosaïque ethno-confessionnelle n'est pas le résultat d'une planification consciente de l'espace rural. Aucun village, pas même les colonies créées *ex nihilo*, ne fut entièrement peuplé d'un seul mouvement. Les officiers seigneuriaux se contentaient d'amorcer le processus de colonisation en installant un premier noyau de quelques dizaines de ménages. Plusieurs années étaient nécessaires avant qu'un premier maximum démographique – correspondant à la mise en valeur des meilleurs fonds – ne soit atteint. Dans un contexte où la main d'œuvre était rare et la terre abondante, les entraves à la mobilité servile étaient peu efficaces. Cette relative liberté de circulation favorisait *de facto* une forme d'opportunisme. Les colons pouvaient séjourner de manière éphémère dans une localité avant d'aller voir plus loin. Dans le cas où leur expérience s'avérait concluante, ils enclenchaient un cycle vertueux. Les chaînes migratoires s'autoalimentaient : parents et anciens voisins emboîtaient le pas aux pionniers et s'agrégeaient sans tarder à leur groupe<sup>4</sup>.

Cette logique migratoire fut aussi responsable de la structuration de la société villageoise. La position de chacun était d'abord liée à l'ancienneté de son établissement. Les paysans installés en premier ou ayant hérité des droits de leurs aînés cumulaient pouvoir économique et pouvoir politique. Ils constituaient des groupes d'autant plus solidaires qu'ils avaient originellement bénéficié de conditions d'existence relativement similaires. Ceux qui s'établirent après la fixation du premier parcellaire ne reçurent que des portions de terres relevant des marges les plus ingrates du finage. Ils furent aussi condamnés à travailler pour les anciens colons pour compléter leurs revenus. Ces mécanismes de fabrique de l'identité sociale furent déterminants dans les conflits fonciers opposant des communautés villageoises voisines ou des factions appartenant à une même communauté. Les frontières sociales pouvaient parfois coïncider avec des distinctions confessionnelles ou linguistiques, mais la nature des conflits fonciers restait indifférente à ces éléments d'identification. La confusion occasionnelle entre la figure du forain et celle de l'étranger culturel contribua cependant à rendre ces antagonismes plus visibles pour l'observateur extérieur.

La coloration confessionnelle et « nationale » de la stratification de la société rurale nourrit au XVIII<sup>e</sup> siècle un discours élaboré sur les mœurs, les aptitudes économiques et l'organisation domestique et communautaire réputée typique de chaque peuple. Cet ensemble de poncifs se

---

<sup>3</sup> Michel-Guillaume Jean Crèvecoeur, *Lettres d'un cultivateur américain: écrites à W.S., écuyer, depuis l'année 1770 jusqu'à 1781*, Volume 2, Cuchet, 1784, p. 177.

<sup>4</sup> Les études portant sur la colonisation intérieure de la grande plaine hongroise sont parues principalement dans des revues et des monographies locales. On consultera avec profit les quelques synthèses existantes : Jules Szekfű, *État et Nation*, Paris-Budapest, PUF, 1945, p. 171-190 ; Szabó István, *A magyarság életrajza*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1990 [1941], p. 135-163 ; Bárh János, « Településformák » in Paládi-Kovács Attila (szerk.), *Magyar néprajz: Táj, nép, történelem*, vol. 9, Budapest, Akadémiai Kiadó, 2009, p. 356-367.

retrouvait aussi bien dans les écrits des officiers seigneuriaux que dans des mémoires statistiques et géographiques<sup>5</sup>. Chaque « nation » composant ce monde paysan était pensée comme une « espèce sociale » particulière, à l'identité stable, et dont il fallait éviter de perturber l'équilibre. Les sociétés urbaines étaient, quant à elles, réputées plus fluides et plus dynamiques, gardant l'image de « creusets d'un cosmopolitisme universel et indifférencié »<sup>6</sup>. Largement répandu, cet imaginaire possédait un caractère largement auto-réalisateur.

Les administrateurs de domaine ne se contentaient pas d'être de simples spectateurs ou d'habiles facilitateurs des mobilités paysannes. Ils répartissaient les colons de façon discrétionnaire dans certaines circonstances. Les migrants sans attaches familiales – et qui ne pouvaient donc compter sur le secours des autres habitants lors de leur installation – durent en particulier se conformer à l'assignation identitaire de l'espace rural. Ce fut aussi le cas des paysans impliqués dans des opérations plus ambitieuses : l'établissement planifié (*telepítés*) d'un groupe de colons dans des espaces vides – les *puszták* – ou dans des finages déjà occupés. Contrairement à ce que la vision irénique de Sámuel Tessedik suggère, l'appartenance religieuse et linguistique commune n'était nullement la garantie d'une bonne entente entre anciens habitants et nouveaux venus. Les premiers étaient contraints d'héberger les seconds pendant de longs mois. Ils devaient aussi aider au défrichage des parcelles et à la construction des maisons, tout en supportant les redevances dont les migrants de fraîche date étaient encore exemptés. Mal vécues, ces obligations étaient le ferment de frustrations collectives. Celles-ci étaient parfois si fortes que les anciens habitants optaient pour la sécession. Mais les hommes du seigneur se refusaient ordinairement à scinder une communauté villageoise lorsque la confession et la langue étaient partagées par tous les habitants. Ils y étaient plus enclins dans le cas inverse.

La détermination à faire correspondre le cadre paroissial – de préférence monolingue – et le cadre fiscal et économique de la communauté villageoise ne reposait pas sur un simple ressort idéologique. Le facteur financier jouait également un rôle fondamental. L'entretien des lieux de culte et la rétribution des prêtres incombaient partiellement au seigneur. La difficulté à trouver des ministres capables de confesser chaque pratiquant dans son idiome – en particulier au sein du clergé catholique – était fréquemment invoquée. La nécessité de commander quotidiennement aux paysans dans leur langue « nationale » et la plus grande facilité des travailleurs agricoles à s'employer auprès de leur « co-nationaux » s'ajoutait enfin à la liste des arguments en faveur d'une rationalisation de la carte linguistique des seigneuries.

La promiscuité confessionnelle dans l'espace villageois était aussi régulièrement dénoncée. Scandales et incidents concernaient principalement les processions, l'usage du cimetière ou les mariages mixtes. Le climat d'insécurité pour le salut des croyants se combinait parfois à la crainte de dégénérescence culturelle. C'est ainsi que les colons « allemands » furent systématiquement établis à l'écart, une précaution qui impliquait quelquefois le déplacement forcé de leurs voisins. Les promesses de l'entre soi étaient explicitement mentionnées dans les patentes de colonisation publiées dans le Saint-Empire<sup>7</sup>. Du point de vue des agents recruteurs, ces engagements ne répondaient pas seulement aux attentes des candidats au départ, habitués à une confessionnalisation stricte de l'espace. Il s'agissait aussi de préserver

---

<sup>5</sup> Par exemple Matyás Bél, *Notitia Hungariae novae historico geographica*, Vienne, 1735.

<sup>6</sup> Expression empruntée à Mathieu Grenet et Marie-Carmen Smyrnelis, « Villes, diasporas, cosmopolitisme(s) : une perspective historique », *Diasporas*, vol. 28, 2016, p. 55-63.

<sup>7</sup> Un exemple de patente de colonisation promettant une existence séparée des « Allemands » : Anton Tafferner, *Quellenbuch der donauschwäbischen Geschichte*, vol. 1., Munich, Oldenbourg, 1974, p. 123, point 9. Sur la pratique seigneuriale de ségrégation, voir Kalláy István, *A magyarországi nagybirtok kormányzata 1711-1848*, Budapest, Magyar Országos Levéltár kiadványai, 1980, p. 208.

les qualités économiques et morales des colons contre la corruption et l'oisiveté présumées des autochtones.<sup>8</sup>

Les pratiques seigneuriales de colonisation et de contrôle des mobilités participèrent à la fabrique d'une mosaïque ethno-confessionnelle qui se révéla étonnamment stable jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. Seules les deux guerres mondiales, avec leur lot de changements de frontières, d'expulsions et de déportations de masse, remirent en mouvement les descendants des colons du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les exils forcés produisirent des situations authentiquement diasporiques. Les associations d'entre-aide, les institutions mémorielles fondées après-guerre contribuèrent à maintenir le lien entre les membres de la diaspora jusqu'à aujourd'hui<sup>9</sup>. Le souvenir de la patrie d'origine continua cependant à être entretenu de manière ambiguë : celle-ci était identifiée tantôt aux villages quittés dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, convertis désormais en lieux de mémoire, tantôt aux régions d'origine des colons du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>.

Est-il légitime de transposer cette situation diasporique deux cents ans en arrière ? Les descendants des premiers colons formaient-ils une diaspora active et consciente d'elle-même ? Ne cèderait-on pas, au contraire, à une illusion mémorielle ou à l'inflation générale d'un concept à la mode<sup>11</sup> ? La migration et la dispersion ne suffisent pas à fabriquer une diaspora. La sédentarité et la marginalité sociale des paysans en font *a priori* de mauvais candidats pour entretenir des liens à distance après que le flux de peuplement s'est tari et que la chaîne migratoire s'est brisée. Les descendants des premiers colons n'auraient formé qu'une diaspora sans conscience, avatar d'Ancien Régime de la « diaspora prolétaire » que John A. Armstrong conceptualisa en 1976<sup>12</sup>. Les paysans souffrent certes de la comparaison avec les diasporas archétypales, ennoblies par le prestige de leur récit fondateur et la qualité sociale de leurs membres. Si la fragmentation de ce monde rural n'est pas exagérée, son isolement doit néanmoins être nuancé. L'homogénéité religieuse et linguistique à l'échelle du village supposait justement la circulation de certains hommes – pasteurs et instituteurs – et de biens culturels – almanachs, livres de prière, manuels – à grande échelle. Aussi ténu soit-il, le lien fut maintenu pendant plusieurs générations. À côté des Églises, le seigneur et ses officiers, en raison de la tutelle qu'ils exerçaient sur la communauté villageoise, étaient parmi les plus engagés dans cette tâche<sup>13</sup>.

---

<sup>8</sup> François Ruegg, *À l'Est, rien de nouveau : de la barbarie à la civilisation ? (Les marches impériales et l'Europe)*, Genève, Georg, 1991, p. 140-153 ; Karl-Peter Krauss, « Agrarische Modernisierungsprozesse und ethnodemographische Veränderungen in der Südbatschka bis zur Mitte des 19. Jahrhunderts », in *id.* (Hg.), *Agrarreformen und ethno-demographische Veränderungen: Südosteuropa vom ausgehenden 18. Jahrhundert bis in die Gegenwart.*, Stuttgart, Franz Steiner, 2009, p. 84-120.

<sup>9</sup> La bibliographie en langue allemande sur ce point est très riche. On se référera avec profit à Gwénola Sébaux, *(Post) colonisation – (Post) migration : ces Allemands entre Allemagne et Roumanie*, Paris, Le Manuscrit, 2015.

<sup>10</sup> Smaranda Vultur, « De l'Ouest à l'Est et de l'Est à l'Ouest. Les avatars identitaires des Français du Banat », in Dana Diminescu (dir.), *Visibles mais pas nombreux : les circulations migratoires roumaines*, Paris, Ed. de la Maison des sciences de l'homme, 2003, p.99-115.

<sup>11</sup> Stéphane Dufoix, « Notion, concept ou slogan : qu'y a-t-il sous le terme de 'diaspora' ? », in Lisa Anteby-Yemini & al. (dir.), *Les diasporas, 2000 ans d'histoire*, Rennes, PUR, 2005, p. 53-63.

<sup>12</sup> John-A. Armstrong, "Mobilized and proletarian diasporas", *American Political Science Review*, vol. 70/2, 1976, p. 393-408.

<sup>13</sup> Un exemple de maintien du lien identitaire des paysans francophones du Banat avec la France jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle dans : Benjamin Landais, « Être français dans le Banat du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Études Vauclusiennes*, vol. 84, 2019, p. 45-57.

### **Résumé :**

La colonisation agraire en Europe reste un sujet marginal dans l'historiographie des diasporas d'Ancien Régime, plutôt tournée vers les espaces urbains, méditerranéens et atlantiques. Les pratiques coloniales des administrateurs de domaines dans la Hongrie du XVIII<sup>e</sup> siècle sont pourtant remarquables tant par leur ampleur que par leur originalité. Le caractère cosmopolite du recrutement à grande échelle se double d'une politique assumée de ségrégation ethno-confessionnelle à petite échelle. L'assignation identitaire de l'espace y est moins l'effet d'une intolérance institutionnalisée qu'une adaptation aux exigences économiques de la gestion seigneuriale et à un idéal communautaire et éclairé.

### **Abstract:**

The rural colonization in Europe is relatively marginal in the early modern diaspora studies, a field that is more concentrated on urban, Mediterranean and Atlantic areas. However, colonial practices of Landlords' officers in 18<sup>th</sup> century Hungary are noteworthy for their magnitude and their originality. The cosmopolitan nature of the settlers' recruitment policy at large scale differs from the religious and 'national' segregation at small scale. The way land was allocated was not a result of an institutionalised intolerance. It was a form of adaptation to the economic requirements of manorial management as well as to a community-based and enlightened ideal.

**Notice biobibliographique :** Benjamin Landais est normalien, maître de conférences en histoire moderne à l'université d'Avignon. Il est membre du Centre Norbert Elias (UMR 8562). Spécialiste de la monarchie des Habsbourg au XVIII<sup>e</sup> siècle, il a consacré sa thèse à la question de l'ethnicité avant l'émergence du nationalisme dans la région du Banat (2013). Ses recherches portent aujourd'hui sur l'histoire et la cartographie rurales en Europe centrale.

Il a récemment publié l'ouvrage *Gouverner le Banat habsbourgeois au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle* aux éditions Istros (Roumanie, 2020), ainsi que l'article « Enregistrer l'ethnicité au XVIII<sup>e</sup> siècle: l'identification des migrants ottomans à la frontière habsbourgeoise » dans la *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine* (2019).

**Mots-clés thématiques :** migration, colonisation agraire, seigneurie, 18<sup>e</sup> siècle, monarchie habsbourgeoise

**Mots-clés géographiques :** Hongrie, Europe centrale, Saint-Empire, Balkans

**Keywords (topic):** Migration, Rural Colonization, Manorial Lordship, 18<sup>th</sup> century, Habsburg Monarchy

**Keywords (geography):** Hungary, Central Europe, Holy Roman Empire, Balkans